



N° BLE/37 – 1^{er} janvier 1964

SE CONVERTIR N'EST RIEN RENIER

J. Danielou

Cette conférence du Père Daniélou a été prononcée aux Journées 1963 du Cercle St. Jean-Baptiste. Ces Journées avaient pour thème "Vérité du Christianisme et valeurs des religions". On en retrouvera le compte rendu intégral dans l'excellent bulletin du Cercle : n°24, juin-juillet 1963, 99 p. (120, r. du Cherche-Midi, Paris 6^e). Nous remercions bien vivement la direction du bulletin de nous avoir permis de reproduire ici cette remarquable et éclairante conférence.

Le problème abordé cette année par les journées du Cercle Saint-Jean-Baptiste est fascinant parce qu'il touche à un aspect de la vie religieuse de notre temps auquel il nous est de plus en plus impossible de nous soustraire, celui qu'un écrivain a appelé récemment "la rencontre des religions". Dans le monde actuel où les contacts se multiplient, les rencontres entre représentants de religions diverses se font nécessairement beaucoup plus nombreuses. On a parlé et on parle - d'un œcuménisme entre les chrétiens séparés, et l'un des objets du Concile est de réfléchir à ce qu'ils ont de commun. On peut dire qu'il y a aussi aujourd'hui un œcuménisme plus large, celui de la rencontre entre des chrétiens (catholiques, orthodoxes ou protestants) et des musulmans, des indiens, des africains animistes. Les uns et les autres ont certaines responsabilités communes dans le monde actuel puisqu'il s'agit de défendre cette part de l'homme qu'est l'homme religieux, l'homme dans sa relation avec Dieu, qui est menacé.

Cette rencontre doit se faire dans la claire conscience des différences et des oppositions. Car il est certain qu'elle peut avoir des dangers. Elle peut aboutir à je ne sais quel syncrétisme qui mettrait toutes les religions sur le même plan et les considérerait comme équivalentes. Et cela, ni un chrétien, ni un musulman, ni un juif ne saurait jamais l'accepter. Elle peut aboutir aussi à un certain scepticisme : après tout, s'il y a tant de manières d'être religieux, pourquoi y en aurait-il une qui serait meilleure qu'une autre ? Elle peut enfin, à un autre point de vue, dresser des barrières et creuser des sectarismes. Le renouveau actuel des nationalismes politiques peut amener des renouveaux de fanatismes religieux. L'affirmation religieuse peut être une façon de s'opposer aux autres.

Il est donc extrêmement important d'essayer de dégager comment peut s'établir ce dialogue. Au Cercle Saint Jean Baptiste, où notre propre but est cette rencontre entre chrétiens et non-chrétiens, cette question a toujours été au premier plan de nos préoccupations. Il s'agit de trouver une attitude vraie, c'est-à-dire une attitude qui rende justice à toute valeur, tout en étant fidèle cependant au témoignage que l'on a soi-même à donner. C'est une vue générale de la manière dont nous pouvons concevoir cette rencontre entre les religions et dont nous pouvons les situer les unes par rapport aux autres que je voudrais indiquer. Seule cette perspective positive donne au dialogue une signification valable.

DIVERSITE DES RELIGIONS ET PLURALITE DES NATIONS

Je me situerai d'abord dans l'optique la plus apparente, bien qu'elle, soit superficielle. L'histoire de la civilisation nous met en présence du fait religieux comme d'un des éléments du fait humain. Cela est une donnée évidente. De même qu'il y a une histoire des techniques, une histoire des littératures, il y a une histoire des religions qui nous montre que, au cours des siècles et depuis la plus haute antiquité, si loin que nous remontions dans l'histoire des hommes, nous voyons que les différents peuples, de même qu'ils avaient leurs modes d'expression dans les autres sphères de l'existence humaine, avaient aussi leurs modes d'expression religieux. Chaque peuple a sa langue, ses formes d'art, ses mœurs.

On pourrait concevoir les religions dans cette perspective : chaque peuple a aussi sa manière de chercher Dieu ; elle s'est exprimée au cours des siècles par ces grandes créations du génie des peuples qu'ont été les grandes religions. Cette vue a quelque chose de juste ; nous verrons tout à l'heure quelles sont les limites qu'elle rencontre. Il reste qu'elle apparaît comme valable pour expliquer un certain nombre de cas. M. Olivier Lacombe nous parlait hier des religions de l'Inde de l'élan qui les traverse, de la manière dont incontestablement la recherche de Dieu est une des formes essentielles à travers lesquelles s'est exprimée, dans le passé, l'âme indienne. Et l'on peut dire qu'une partie des créations de l'Inde - que ce soit sur le plan du monachisme, de la littérature, de la musique, sont des créations d'ordre religieux. Les autres pays ont manifesté aussi leur génie religieux. Les peuples d'Afrique, par exemple, ont des formes de vie religieuse très riches, très différentes de ce que nous trouvons dans les religions évoluées de l'Inde.

Cette diversité des religions est un aspect de la diversité des cultures, de cette diversité des traditions humaines dont nous avons souvent dit qu'elle nous apparaissait comme une richesse pour l'humanité. Car rien ne nous semble plus menaçant que je ne sais quel nivellement qui détruirait les particularités de chaque peuple et aboutirait à un monde uniforme. Une langue unique, tout en ayant des commodités, détruirait en même temps ce qu'il y a dans chaque langue et manière originale d'aborder les réalités de l'univers, en les exprimant d'une façon particulière. Apprendre une langue, c'est devenir plus homme. La diversité des langues fait partie de la richesse de l'humanité dans sa diversité. Et donc il faudrait dire qu'au niveau des religions il en est de même. La diversité des religions fait partie de la richesse de l'humanité. C'est ce que pensait Simone Weil : les missions lui apparaissaient comme très redoutables car le missionnaire, en travaillant à faire disparaître les religions traditionnelles appauvissait par là même le patrimoine religieux de l'humanité, et par conséquent accomplissait une œuvre destructrice. Il lui apparaissait que le potentiel religieux de l'humanité était plus riche si, à côté du christianisme, de l'Islam, il y avait l'hindouisme, les religions de l'Afrique et de la Chine.

Il est clair que si l'on pose le problème de cette manière, on arrive à la question que j'ai donnée pour titre à cette conférence. Dans la mesure où la religion est considérée comme étant un élément constitutif du patrimoine national, le fait d'abandonner la religion de sa patrie, de sa race, de son peuple, apparaîtra facilement comme une trahison et un reniement. Et nous savons que c'est là un des très grands problèmes que pose, dans le monde d'aujourd'hui, la conversion. C'est ce qui fait que, pour un musulman, la conversion au christianisme est quasi impossible puisqu'elle apparaît à ses coreligionnaires comme le reniement d'un ensemble, l'Islam, dont la religion est un élément constitutif. Mais cela n'est pas seulement vrai de l'Islam. Même pour des peuples qui ne sont pas composés en majorité de croyants - je pense par exemple à Israël - le fait qu'un Israélien se convertisse à une autre religion qu'à la religion juive, apparaît comme une trahison. On lui reconnaît le droit d'être athée, mais non celui d'abandonner - ou du moins c'est ainsi que les choses sont présentées - la religion de son peuple pour adopter ce qui apparaît comme la religion d'un autre peuple, d'une autre civilisation, d'une autre culture. Étant donné la manière dont les peuples tendent aujourd'hui à valoriser leurs traditions nationales pour s'affirmer eux-mêmes, l'affirmation de la religion comme un aspect du patriotisme national reprend dans le monde présent, bien que par ailleurs ce monde soit en crise religieuse, une importance particulière.

Voilà comment beaucoup d'hommes aujourd'hui se posent le problème. Or il est certain qu'un chrétien ne peut accepter de le poser de cette manière : ce serait confondre des données d'ordre différent et réduire le fait religieux à quelque chose de trop univoque, sans tenir compte de la diversité de ses aspects. Pour un chrétien le christianisme n'est à aucun degré l'expression du génie d'un peuple. Il n'est pas lié à une race, à une civilisation et à une culture particulière. En fait, il est apparu culturellement d'as un monde sémitique : le Christ parlait araméen et les premiers apôtres étaient des

Juifs. Il s'est développé ensuite principalement en milieu indo-européen, autour du bassin de la Méditerranée.

Peut-on dire dès lors - et c'est ici exactement que se pose le problème - que le christianisme puisse apparaître aujourd'hui comme la religion des peuples d'Occident, de même que le judaïsme apparaîtrait comme la religion des Juifs, l'hindouisme comme la religion de l'Inde, l'animisme comme la religion de l'Afrique ? Cela n'est certainement pas en rapport avec les faits. Car l'Occident a bien une religion. Je veux dire qu'il y a une religion qui est l'expression du génie religieux de l'Occident, l'expression de sa manière de chercher Dieu. Mais si nous cherchons quel est l'équivalent, en Occident, de ce que sont les religions de l'Inde, de l'Afrique ou de l'Extrême-Orient, ce n'est pas le christianisme que nous rencontrons mais ce qui existait avant que le christianisme apparaisse. L'Occident a aussi sa religion, mais cette religion est ce vieux paganisme des Grecs et des Romains qui, après tout, n'était pas plus mal qu'un autre, puisque c'est celui dont les représentants nourrissent notre culture classique. C'était la religion d'un Homère et d'un Virgile, d'un Platon et d'un Aristote, des Stoïciens et des néo-platoniciens, qui représentent encore dans l'histoire de la culture humaine un extraordinaire sommet. Simone Weil disait qu'il y avait pour elle deux miracles : le miracle grec et le miracle manichéen. Certains - je pense à Vigny, à Maurras, à Piganiol - reprochent au christianisme d'avoir détruit cet antique paganisme grec qui était la gloire de l'Occident, cette merveille d'harmonie humaine et d'équilibre, et de l'avoir remplacé par cet apport nouveau, étranger à l'Occident, qu'est le christianisme.

Qu'on ne dise donc pas que le christianisme est la religion de l'Occident : le christianisme n'a rien à voir avec l'esprit de l'Occident. L'esprit de l'Occident, en tant qu'il est l'expression du génie particulier du monde occidental, il faut le chercher dans cet antique paganisme et dans ses admirables réussites. A ce moment-là les parallèles existent, mais ils existent entre Plotin, le grand néo-platonicien, et Çankara, le grand philosophe hindou, entre les stoïciens de la Grèce et les sages de l'Inde. Nous sommes dans un même univers que j'appellerai l'univers des religions. Les religions sont essentiellement différentes les unes des autres : elles sont l'expression du génie des différents peuples. Et en ce sens on n'a pas le droit de changer de religion. On n'a aucune raison d'abandonner la tradition religieuse de sa race. Il eût été absurde, pour un païen grec, de devenir un païen indien. Il n'y a aucune raison, pour un païen africain de devenir un païen chinois. Au niveau des religions, toutes les religions sont finalement équivalentes. Elles sont les recherches toujours tâtonnantes, quelquefois géniales par lesquelles, à travers tous les siècles, les peuples ont essayé de se représenter Dieu et d'entrer en communion avec lui.

UNITE DE LA REVELATION

Le christianisme n'a rien à voir avec cela, ou plutôt il est absolument autre chose. Il n'est aucunement l'émanation du génie occidental ou d'aucun génie humain. Les religions sont des créations de l'homme : le bouddhisme est une création de Bouddha ; les religions grecques sont la création d'Orphée ou des sages de la Grèce. Mais le christianisme - et d'abord la parole adressée à Israël - ne sont pas des créations du génie humain. Ces religions ne traduisent pas ce geste par lequel tout homme essaie de pénétrer le mystère. Elles sont exactement le contraire : non pas un geste de l'homme vers Dieu, mais un geste de Dieu vers l'homme. Dieu a parlé et le témoin par lequel Dieu a parlé est Jésus-Christ. Celui-ci n'est pas le créateur de la religion chrétienne - qui accepterait de lui donner ce titre dérisoire ? - mais Parole de Dieu adressée à l'homme à travers une bouche d'homme, parole authentique de Dieu, dont l'autorité est celle de Dieu, et donc adressée aux hommes de toutes religions.

Nous ne sommes pas chrétiens par nature - personne ne naît chrétien - nous ne sommes jamais que des païens convertis. Mais nous sommes les premiers païens convertis parce que c'est sur les bords de la Méditerranée que cette parole a d'abord été répandue. Mais on n'est pas chrétien par patrimoine, on devient chrétien, c'est-à-dire qu'on change d'univers, on passe du monde de la religion au monde de la foi, Et tout est différent. La sphère de la religion est la sphère de cette expérience intérieure par laquelle l'homme cherche Dieu. La sphère de la Révélation est la sphère de la foi au fait que Dieu a cherché l'homme. Nous croyons que quelque chose est arrivé : Dieu est venu chercher l'homme qui cherche. L'homme des religions cherche Dieu sans pouvoir le trouver ; il le cherche à tâtons. Toutes les religions sont vraies et toutes les religions sont fausses. Comme le disait le théologien protestant Brunner, elles ont toutes leur vérité ; elles ont toutes leur erreur. Elles sont l'expression bouleversante, magnifique et finalement dérisoire d'une recherche qui n'aboutit pas.

Et les hommes savent bien que l'homme ne trouve pas Dieu par lui-même, C'est peut-être pourquoi, aujourd'hui, il désespère tellement de Le trouver. L'homme ne peut trouver Dieu que si Dieu vient trouver l'homme. L'homme ne peut aller à Dieu que si Dieu lui-même le soulève. Et cela est

peut-être la vérité de l'athéisme, dans la mesure où l'athéisme est l'affirmation de l'échec de la religion, la dénonciation de l'impuissance de l'homme à faire par lui-même son salut. Mais avoir la foi, c'est croire que ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu. Cet abîme que l'homme ne pouvait franchir, Dieu lui-même l'a franchi pour le lui faire franchir. Nous sommes alors dans un autre ordre.

Par là le dialogue des religions et du christianisme est radicalement modifié. Il est possible, tout d'abord, de reconnaître aux religions leur valeur, ce que Saint Paul attestait, en parlant aux païens de Lystres, quand il disait que Dieu a laissé les hommes suivre leurs voies, mais leur a donné "les pluies et les saisons fécondes et a rempli leurs cœurs de nourriture et de joie" (Cf. Actes, 14,16-17). Une certaine reconnaissance de Dieu par l'homme à travers Sa manifestation dans le monde est réelle, humaine. Malheureux l'homme qui n'est pas païen par une partie de lui-même. Ce qui manque peut-être le plus aux hommes d'aujourd'hui, c'est d'être un peu plus païen, d'avoir davantage ce sentiment que le monde est sacré. Le païen est celui, qui reconnaît une présence divine dans les fontaines et dans les chênes, dans le ciel étoilé et le silence de la mer, dans la rencontre de l'homme et de la femme, qui perçoit cette présence élémentaire, mais authentique de Dieu en toutes choses. Les historiens modernes des religions ont merveilleusement montré comment, dans toutes les religions, les mêmes réalités éclairaient les mêmes choses, que le païen est celui pour lequel le monde est rempli de ce que Mircéa Eliade appelle les hiérophanies, à qui tout est une certaine révélation du mystère. Ce que les poètes retrouvent parfois: Claudel nous dit que "le monde tout entier est un livre qui nous parle de Dieu". Un monde où tous les gestes de l'homme ont quelque chose de sacré. Où le repas autour du père de famille est comme une liturgie ; où la naissance, les fiançailles, le mariage, la mort sont marqués de gestes rituels parce qu'ils sont l'occasion d'une authentique rencontre avec le mystère. C'est à ces moments-là que l'homme touche qu'il est engagé dans quelque chose qui le dépasse : la merveille de la transmission de la vie, le mystère de l'abîme de la mort. La communion - si importante dans toutes les religions païennes - avec l'univers des morts, l'univers des ancêtres, est l'expression de cette intuition profonde que nous restons unis à nos morts, parce que nos morts sont des vivants, et que les réalités dans lesquelles nous baignons dépassent les étroites frontières que leur assigne l'espace de notre existence biologique.

Ce fond de l'âme humaine est toujours valable, bien que toujours tâtonnant, impuissant, mêlé de sa part d'erreur et de déviations. Une de nos grandes tâches d'aujourd'hui est de retrouver ce sens religieux de l'univers. L'univers admirable que la science contemporaine nous découvre, dont les dimensions touchent à la fois à l'infiniment grand et à l'infiniment petit - tout autre que celui connu nos ancêtres - doit, lui aussi, être hiérophanique.

L'amour infini qu'est Dieu vient au-devant de l'aspiration maladroite de l'âme humaine. Il vient la chercher là où elle est pour l'amener à s'accomplir. Croire que l'Amour a fait ce geste, voilà l'acte chrétien de foi. Il est clair alors que faire cet acte n'est aucunement renier sa religion, changer de religion. Mais c'est passer du monde de la religion - qui est une immense question posée - au monde de la réponse. C'est croire qu'une réponse est donnée à la question. C'est cela que le chrétien doit dire, qu'il est obligé de dire. D'ailleurs le dialogue doit toujours être essentiellement le simple témoignage de ce qu'on croit. Le chrétien ne doit pas dire aux autres : "Adoptez ma religion". Il doit leur dire : "Je suis moi-même un païen, j'étais un païen, "nos ancêtres étaient des païens, ils avaient leur religion ; ils ont compris qu'à la question que leur posait leur religion, une réponse était donnée. A ce moment-là, ils ont vu dans cette réponse non pas la disparition de leur religion, mais son accomplissement". Cela est vrai pour un païen ; cela est vrai pour un Juif. Quand un Juif reconnaît en Jésus-Christ celui qu'avaient annoncé les prophètes, il ne renie rien de la prophétie d'Israël - elle est d'ailleurs intégrée dans la foi du chrétien, pour qui tout l'Ancien Testament reste totalement une parole vraie. Le chrétien n'est alors qu'un Juif qui a cru que la merveille annoncée par les prophètes a été accomplie.

On voit dès lors pourquoi se convertir n'est rien renier. Voir dans ce geste de l'amour de Dieu qu'est le Christ une réponse apportée à cette immense recherche qui remplit toute l'histoire de l'humanité et qui s'exprime dans les religions, n'est pas abandonner et trahir la religion de ses ancêtres, mais c'est au contraire faire aboutir en soi mystérieusement toute cette attente¹.

¹ Interrogé sur la différence entre l'Islam et le Christianisme, un Algérien répondait : "Les deux religions cherchent Dieu mais dans le Christianisme seul Dieu se donne" (Note de COMPRENDRE).

DIVERSITE DES EXPRESSIONS DE LA REVELATION

Mais à une condition - et c'est la dernière question que nous avons à nous poser. J'ai dit que le christianisme n'était pas religion de l'Occident. Pourtant, en un sens, il l'est devenu. En étant reçu par les Occidentaux, le christianisme a accueilli l'héritage de la culture occidentale et, dans une certaine mesure, du paganisme occidental. Il s'est exprimé - et il le devait - dans les mots qui étaient d'abord ceux de Platon ou de Virgile, dans des structures de pensée, dans des formes de beauté qui constituent le génie religieux de l'Occident, qui font partie de l'humanité occidentale. Ces valeurs avaient à être sauvées, puisque le Christ n'est pas venu détruire, mais sauver; sauver tout l'homme, y compris l'homme religieux, l'homme des religions, en détruisant tout ce qui était erreur, en manifestant tout ce qui était impuissance, mais en sauvant tout ce qui était valeur authentique. Il en est résulté que le christianisme se trouve aujourd'hui, pour une grande part au moins, exprimé à travers des valeurs de l'homme occidental. Ainsi, incontestablement, l'indien ou l'arabe qui se convertissent au christianisme, s'ils adhèrent à une vérité universelle, se trouvent cependant engagés dans cette vérité - intégrée à l'Occident moderne. Et c'est là où nous en venons à ce qui constitue le thème propre de nos journées d'étude.

Car si Révélation et religions ne s'opposent pas et si la Révélation vient sauver, en réalisant leur appel, les aspirations des religions, il faut alors que le christianisme puisse ressaisir ce qu'il y a d'authentique non seulement dans l'homme occidental, mais aussi dans les autres formes d'humanité. Le problème que nous posons apparaît ici dans toute sa complexité. Il est encore assez simple de dire que le christianisme doit s'exprimer dans d'autres langues que les langues de l'Occident. Cela est très clair. On ne met pas assez ce principe en pratique - j'espère que le Concile fera avancer un peu les choses dans ce sens, qu'une latitude assez grande sera donnée pour qu'on puisse dire la messe autrement qu'en latin - mais il ne fait pas vraiment problème.

Ce qui fait davantage problème, c'est la possibilité d'utiliser, dans des liturgies par exemple, ou dans des formes d'art, des formes d'expression religieuse traditionnelle qui ont d'abord été des moyens d'expression du sentiment religieux païen. On se trouve là, en présence de questions beaucoup plus difficiles et délicates ; tellement délicates que certains hésitent parfois à s'y engager. Mais des ébauches apparaissent. A Abidjan l'année dernière, pour le Vendredi Saint, on a utilisé le cérémonial de la mort des rois dans la tradition des peuplades de Côte d'Ivoire. Ce cérémonial était admirablement adapté à célébrer la mort et la résurrection du Christ. On est là au niveau d'un commencement d'expression du message chrétien dans son originalité absolue, mais adressé à une sensibilité religieuse qui n'est pas sensibilité d'un vieux païen d'Occident. Le latin résonne à nos oreilles parce que nous avons appris Virgile quand nous étions petits et que nous restons ces vieux païens - on reste toujours païen par une partie de soi, on n'est jamais complètement converti. Il n'y a qu'à aller à Rome pour s'en rendre compte. S'il y a une ville au monde qui reste païenne tout en étant chrétienne, c'est bien Rome. On ne peut pas faire un pas sans y rencontrer les monuments de la Rome des Césars et sans toucher, au Vatican même, tous les trésors de la sculpture antique. Cela ne me déplaît pas. Je trouve que cette coexistence exprime quelque chose de vrai, à savoir que le Christ est venu sauver tout l'homme et que par conséquent tout ce que ce monde païen, innocent dans cette part de lui qui était encore ignorante de la vérité, essayait d'exprimer naïvement, est susceptible d'être sauvé. Nous sentons que quelque chose de ce genre devrait être possible de manière à ce qu'un Indien puisse dire : "En étant chrétien, à aucun degré je ne renie la tradition de mon peuple : je reste intégralement fidèle aux valeurs de ma tradition et de ma race, mais j'ai trouvé dans la parole qui m'est adressée en Jésus-Christ la réponse dernière, Lui par qui toutes ces valeurs sont sauvées et rachetées".

A ce moment-là le christianisme n'apparaît aucunement comme un produit d'importation, mais comme un message venant de Dieu reçu par un homme qui reste en même temps engagé dans la tradition qui est la sienne. Alors le christianisme peut être considéré comme faisant partie du patrimoine d'un peuple. Il est clair d'ailleurs que pour beaucoup de nos amis africains, le christianisme fait déjà partie du patrimoine de leurs peuples en sorte que pour eux être chrétien ne signifie pas être moins Sénégalais ou moins Camerounais ; le christianisme est déjà vécu à travers leur âme africaine. Mais il est important que chacun prenne conscience de cette nécessité afin qu'à l'intérieur de l'unité de la foi, la diversité des cultures, des sensibilités, devienne plus réelle et que par là soit dissipée cette équivoque fondamentale qui associe le christianisme à l'Occident. Alors la réponse au problème posé au début est apportée.

En ce sens, s'ouvre une des grandes voies du monde d'aujourd'hui. Car - et nous y avons fait allusion ces deux dernières années dans les Journées - si l'unification de l'humanité au plan de la science est un des aspects fondamentaux du monde d'aujourd'hui et une des questions posées à la foi, il

Il y a une autre réalité - d'une égale envergure - celle des diversités culturelles en même temps que politiques de l'humanité. L'humanité de demain - chose paradoxale - sera en même temps plus une et plus diverse. Elle aura à la fois un soubassement matériel commun, un équilibre plus grand dans la répartition des richesses matérielles et de l'équipement technique ; mais en même temps la volonté de s'affirmer dans sa tradition propre se manifesterá plus que par le passé dans les différents peuples du monde.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--